

## L'injure profonde ou le grotesque manège

Nathalie Stephens, *L'Injure*, Éd. de l'Hexagone, Montréal

Paul Savoie

---

Number 130, Winter 2005–2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40683ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Savoie, P. (2005). Review of [L'injure profonde ou le grotesque manège / Nathalie Stephens, *L'Injure*, Éd. de l'Hexagone, Montréal]. *Liaison*, (130), 50–50.

# L'injure profonde ou le grotesque manège

PAUL SAVOIE

ET S'IL N'Y AVAIT PAS DE DIEU... Pas d'espoir. Pas de pardon.

Et si l'histoire ne nous apprenait rien et qu'il fallait nier sans cesse, défaire, démolir l'histoire afin de l'habiter?

C'est ainsi que se trament les choses dans *L'injure*, le nouveau recueil de poésie de Nathalie Stephens, à la fois troublant et envoûtant, dans un style incantatoire qui séduit et nous entraîne dans un tourbillon de sensations qui nous agrippent, nous acculent au mur.

Qui est cet homme au centre de cette intrigue qui « entre dans la ville comme dans une plaie » (p. 55)? Il arrive en trombe, comme le héros mythique du roman *Le Survivant*, sans apporter grand-chose aux gens qu'il accoste. Il transforme la vie de tous ceux qu'il entraîne dans son cercle concentrique, mais en réduisant l'espace vital, en suçant l'air, en étouffant l'âme. Il semble exister pour déranger, comme le héros du film de Pasolini, *Torarama*, qui s'immisce dans la vie de chacun des membres d'une famille bourgeoise et change leur façon de voir les choses. Une présence, donc, qui déstabilise tout, force chacun à se repositionner devant l'existence. Mais cet homme-ci, qui s'appelle Blue, ne laisse derrière lui que ravages et décombres.

« Il avance au pas de ceux contre qui le temps cogne comme une injure. » (p. 11)

Qu'est-ce qu'on a bien pu faire à cet homme qui traîne sa dégaine comme un poison inéluctable? L'a-t-on blessé au point où il se dit prêt à tout anéantir?

« Il est le porteur d'une géographie inconsolée. » (p. 27)

Et qui est cet homme au juste, qui « vit d'exils »? Que veut-il? D'où vient-il? En tout cas, ce que l'on sait, c'est que cet intrus se propose de défaire ce qui est déjà là et ne laisser aucune piste après son départ. Car « il est pris entre la fuite et l'élan » (p. 61) et sait conjuguer le verbe « nier » à tous les temps, jour et nuit. Il reste le temps de tout remettre en question et, lorsqu'il part, ne laisse derrière lui que des traces d'amertume. L'absence, la déconvenue, voilà ce qui le caractérise. La blessure innommable qui se répand sous la peau, s'imbibe dans l'être en entier.

« Il crève le rêve dont il est né. » (p. 21)

C'est la passion du vide qu'il offre, le passé obscur dont il est l'héritier, l'avenir flou dont il n'assume aucunement la responsabilité. Il prend tout et ne donne rien en retour. Et c'est peut-être ce qui le rend irrésistible. L'injure qu'on lui a faite, qu'il vous fait en retour, encore et encore, le rend à la fois fascinant et épouvanté, de sorte qu'on ne peut résister à ses belles cicatrices qu'il offre en plaies ouvertes.

« Tu fourmilles de cataclysmes », lui dit-on, ce qui signifie que cet homme vous entraîne sans cesse au bord du précipice, lieu propice aux passions extrêmes.

Et c'est cette passion extrême du néant que cherche à nous faire vivre l'auteure, ici. Elle ne se contente pas de décrire, mais cherche plutôt à rendre tangible le vide profond auquel est voué cet étranger et qu'il répand autour de lui comme un fil d'araignée.

« Il contemple le ciel et le ciel s'anéantit. » (p. 40)

La fascination devant le gouffre nous prend aussi à la rencontre de cet être si complètement absorbé par son malheur, cet animal qui a mal « du tréfonds de ses jours ». L'aime-t-on par pitié ou parce que, quelque part en soi-même, on a aussi mal que lui, que l'on souffre de la même blessure millénaire?

Cet homme est le contraire de l'être messianique, de celui qui tient à vous déranger afin de vous délivrer de quelque prison. De fait, il ne prétend pas vous délivrer de quoi que ce soit. Il ne cherche qu'à vous enliser, à vous faire sombrer, partageant avec vous sa manne néfaste. Il est pur dans son acte dévastateur, dans son désir de déconstruction. Et,

en fin de compte, après l'étreinte, l'enlacement, l'enserrement mortel, il ne vous reste qu'à refaire les cent pas vers votre propre néant, où il ne vous reste plus rien dans cette ville fantôme que vous habitez maintenant, dans ce pays qui est « le tombeau de la mémoire ». Il vous a amené à contempler votre propre vide et vous lui en voulez. Mais vous lui êtes également reconnaissant.

Car, dans le « grotesque manège de la survivance » sur lequel vous tournez à ses côtés, vous savez que le vide vous a côtoyé – ou serait-ce simplement l'absence? – et que cet homme, qui vous abandonne à votre propre détresse, vous laisse au fond avec un seul choix possible : donner un nom à ce qui vous ronge, à ce qui vous brime, à ce qui vous injurie.

Et, dans le magnifique recueil de Nathalie Stephens, il s'agit là de la seule question qui se pose : a-t-on le courage d'aller au bout de sa propre hantise? Car, en définitive, c'est peut-être la seule façon d'échapper au vide. ■

Nathalie Stephens, *L'Injure*, Éd. de l'Hexagone, Montréal.

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.

